

MARC FERRO
avec Emmanuel Laurentin

Les ruses de l'Histoire

Le passé de notre actualité

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-1962-1

À Cécile Rey qui, avec quel talent,
a su coordonner nos propos.

Préface

Ce livre est né d'un entretien : celui que Marc Ferro m'accorda en novembre 2015 pour « La Fabrique de l'Histoire », à l'occasion de la sortie de son ouvrage *L'Aveuglement*.

Calé dans un fauteuil Henri III, au milieu de son bureau où les livres s'entassent en piles posées sur le parquet ou le canapé, j'écoutais celui qui, deux ou trois ans plus tôt, m'avait fait sourire par sa malice. Il était alors l'invité d'une association de professeurs qui, toute la matinée, n'avaient cessé de se plaindre du manque de curiosité des élèves. Avec humour, l'enseignant qui avait commencé sa carrière en Algérie à la fin de la Seconde Guerre mondiale leur expliqua que, au contraire d'eux, il avait été constamment surpris par les remarques de ses élèves. Elles lui avaient permis de se poser de nouvelles questions et de changer de point de vue.

Ce souvenir, mêlé à cette conversation sur notre aveuglement, notre incapacité à comprendre le monde, est à la source des entretiens à partir desquels s'est élaboré ce livre. Lorsque nous nous sommes revus pour en construire la trame, j'ai suggéré à Marc Ferro de mettre au cœur de notre travail la notion « d'optimisme », que j'avais cru percevoir dans certains de ses écrits et dans sa gourmandise face à la vie. En grand lecteur de presse et de livres d'histoire, il m'en détourna : le monde était dangereux et les menaces multiples.

Au fil de nos conversations, le thème de la « surprise », qui va jusqu'à étonner l'immense connaisseur de l'histoire du XX^e siècle qu'il est, s'est peu à peu imposé. Car l'histoire est rusée et surgit sous des formes et à des moments qu'on n'attend pas.

S'appuyant sur des exemples historiques, Marc Ferro déploie sa curiosité dans tous les recoins de notre monde. Certaines de ses analyses m'ont surpris, voire dérangé, mais il a pris soin d'envisager, à chacune de ses propositions, une contre-proposition. Une façon de ne pas se laisser enfermer dans sa propre logique et d'éviter l'aveuglement qui nous guette si on n'y prend garde.

Emmanuel Laurentin

Les ruses de l'histoire

Cette dernière décennie, des événements semblent incompréhensibles à ceux qui pouvaient croire, depuis la chute du mur de Berlin en 1989, que le monde suivait la voie du progrès et de l'amélioration de la condition humaine : tour dramatique des révolutions du monde islamo-arabe, montée du fondamentalisme religieux, élection d'un président raciste et isolationniste aux États-Unis, partout poussée de l'extrême droite... L'histoire semble vraiment manquer de sens. Et réserver quelques ruses à ceux qui la vivent.

Oui, l'histoire a aussi ses « ruses ». Par ce terme, on n'entend pas ici l'art de tromper habilement pour parvenir à ses fins : ainsi, les ruses de guerre, fausses nouvelles et bobards d'hier, *fake news* d'aujourd'hui. Comme cette information non vérifiée donnée par le généralissime Weygand au

Conseil des ministres du 13 juin 1940 : « Maurice Thorez a pris le pouvoir à Paris. » De même, les rumeurs, dont Edgar Morin a su analyser le fonctionnement (*La Rumeur d'Orléans*, Seuil, 1969).

Par « ruses de l'histoire », il faut plutôt comprendre ces situations qui n'avaient pas été prévues ou se trouvaient l'aboutissement quasiment inverse de ceux attendus. Hegel cite Napoléon qui, modernisant l'organisation politique de l'Europe, voit celle-ci, à sa surprise, s'ouvrir à un violent nationalisme identitaire. Autre exemple : au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, on instaure en Grande-Bretagne et en France un *welfare state*, ou État-providence, pour assurer une sécurité de vie et de bonne santé à tous les citoyens. Ruse de l'histoire : les progrès de la science et de la santé prolongent la durée de vie des habitants et font grimper du même coup le coût de la réforme. Les conséquences du *welfare state* ont fini par ruiner le budget de la nation, avec les suites économiques et sociales que l'on connaît.

Dernier exemple, puisé dans l'histoire coloniale. Au temps des empires, le sort des colons ou des colonisés ne préoccupait guère les métropolitains. Plusieurs décennies après les indépendances, cette histoire-là, tel un retour de bâton, occupe dans les anciennes puissances coloniales le devant de la scène. De Gaulle aurait de quoi se retourner dans sa tombe !

Ces ruses peuvent concerner les croyances les plus enracinées du roman de la nation, et nombre d'entre elles émanent, bien sûr, des acteurs de l'histoire. On les retrouvera.

Identifier les « ruses de l'histoire », c'est aussi s'intéresser au « sens » que celle-ci pourrait avoir. Cette expression de « sens de l'histoire » renvoie à une explication que l'on voudrait trouver à ce qui a eu lieu ou à ses développements : sont-ils, d'une manière ou d'une autre, déterminés ? Et, dans ce cas, dans quel sens ? Mais le « sens de l'histoire », c'est également la signification que l'on pourrait donner à ce qui s'est produit. Comment le comprendre et quelles leçons en tirer pour les décisions à venir ?

Par le passé, l'histoire nous a souvent prouvé qu'elle n'avait pas beaucoup de logique... Voyez les lendemains de la chute du mur de Berlin. Un jour de 1991, Vaclav Havel, premier président de la République de Tchécoslovaquie, converse avec Adam Michnik, un des fondateurs de Solidarnosc en Pologne. Ils observent le rejet dont, avec leurs compagnons, ils ont été victimes, alors même qu'ils ont œuvré à la chute des régimes communistes. Les hommes politiques de la « page blanche » étaient demeurés tapis à l'heure des crises ; ils ont su se saisir du pouvoir lorsque celles-ci étaient passées.

La même chose s'est produite en Russie où, après un retour poliment honoré, Alexandre Soljenitsyne et quelques autres opposants ont disparu du paysage. Ils ont été devancés par les groupes dits « informels », puis absorbés dans le camp démocratique où ils ont perdu leur voix.

Or, Michnik et Havel se sont interrogés : est-ce que dix ans plus tôt, comme un « précédent passé inaperçu », les démocrates de la révolution iranienne n'avaient pas été absorbés par le courant des mollahs, antimodernistes, voire fondamentalistes ? Élargissons leur réflexion : en Israël et en Palestine semblent s'être respectivement judaïsés et islamisés, dans un mouvement parallèle, les régimes laïcs portés par David Ben Gourion et Yasser Arafat.

L'histoire paraît manquer de sens également lorsque, une quinzaine d'années auparavant, en Algérie, les leaders laïcs du mouvement national furent écartés des fêtes de l'indépendance par des rivaux, Ben Bella, puis Boumédiène, qui représentaient pourtant une tendance moins inspirée des droits de l'homme et plus tentée par l'arabisme. Qui donc a alors entendu cette phrase venue d'ailleurs : « Le tour de l'islam est arrivé » ?

Même évolution en Inde où Gandhi et Nehru avaient puisé dans le philosophe anglais Locke, puis le républicain italien Mazzini et l'exemple parlementaire anglais l'argumentaire qui leur avait permis de revendiquer pour le pays indé-

pendant un régime de cohabitation tolérante. Or, aujourd'hui, c'est un parti hindouiste intégriste, celui de Narendra Modi, qui se trouve au pouvoir. Que dire aussi de l'Europe centrale actuelle où, tout membres de l'Union européenne que soient leurs pays, les dirigeants de la Hongrie, de la Pologne, de la Slovaquie, obéissent à un discours populiste et manifestent une xénophobie que réactive la pression de réfugiés à leurs frontières ?

Décidément, effet croisé du rejet du communisme, puis du modèle politique occidental, des conséquences perverses de la mondialisation et des exigences de la construction européenne, le populisme ne cesse de gagner du terrain, survolté par la victoire de Donald Trump aux États-Unis. Qui l'aurait prédit il y a encore vingt-cinq ans ?

Tout cela, vous l'avouerez, ne paraît pas avoir beaucoup de sens. Mais l'histoire en a-t-elle jamais eu ? Les hommes des siècles précédents, quant à eux, en avaient trouvé un. Traditionnellement, c'était la providence qui donnait un sens à l'enchaînement des événements, et c'était en son nom que chacun agissait. Puis, au XVIII^e siècle, les dirigeants du monde occidental ont substitué la raison à la providence. Là encore, non seulement celle-ci procurait un sens, mais elle servait de moteur aux actions. Les sociétés suivaient des programmes fondés sur la raison et

appelés à bénéficier des progrès de la science : ainsi s'accompliraient les principes élaborés par les Lumières. Ces principes étaient les droits de l'homme, et ils devaient conduire le monde.

Soulignons toutefois que ces principes étaient déniés aux femmes et aux peuples colonisés. Déjà des philosophes tel Jean-Jacques Rousseau jugeaient que le programme des Lumières ne pouvait concerner toutes les sociétés, tant celles-ci étaient différentes les unes des autres... « Je sais ce qu'est un Français, un Anglais, disait Rousseau, mais pas ce que serait un homme universel. »

Avec la révolution industrielle, une réflexion nouvelle encadre l'héritage des Lumières. D'un côté, Saint-Simon montre que les oisifs gouvernent la société alors que ce devrait être les producteurs – on trouve là, *volens nolens*, un des fondements du capitalisme. D'un autre côté, le socialisme des débuts incarne une révolte morale devant les horreurs que secrète la société industrielle et qu'ont décrites Charles Dickens, Émile Zola et d'autres. Voilà qui porte en soi un projet dirigé vers un ordre raisonnable et humain pour gouverner les sociétés.

Karl Marx, fasciné par le darwinisme, se voulait scientifique et élaborait sa démonstration sur les contradictions de l'économie. Plus que thème et principe de la révolution, le socialisme marxiste devenait une science du développement social

qui attendait que le prolétariat soit assez massif et conscient de lui-même pour abattre le régime capitaliste.

Cette réflexion n'était pas qu'académique. Elle armait intellectuellement organisations et partis politiques, du monde ouvrier en particulier. Au point que, au début du XX^e siècle, développement capitaliste aidant, la masse ouvrière s'affirmait, une internationale socialiste agissait d'un bout à l'autre du monde. Parti social-démocrate allemand en tête, le mouvement de l'histoire semblait irréversible.

Mais, en 1914, au croisement des rivalités impérialistes et d'un sursaut patriotique débridé, voilà que la guerre éclata. Le processus se trouvait brutalement interrompu. Le mouvement révolutionnaire perdait d'un coup quelques-uns de ses éléments constitutifs. Son arme, d'abord, la grève générale : l'Internationale jugea qu'elle aurait avantagé les régimes autocratiques. Il perdait ses arguments : le socialisme « scientifique » avait affirmé la force déterminante des intérêts économiques ; or, c'était la passion patriotique qui manifestait sa puissance. Le mouvement révolutionnaire perdait aussi sa légitimité : au premier coup de clairon, il apparut, selon la formule de Benedetto Croce, fondateur du parti libéral italien, que « si le socialisme était un idéal, la défense de la terre natale était un instinct ». Il perdait enfin ses espoirs : comme objectif, la victoire avait

pris la relève de la révolution. Les analyses et espérances marxistes concernant le sens de l'histoire se voyaient privées de tout fondement.

Trois ans plus tard, une révolution éclatait en Russie, provoquée par la défaite, la pénurie, la répression, la haine de l'autocratie. Elle emporta tout : le tsarisme, les classes dirigeantes, les institutions. S'étendrait-elle à l'Europe entière ? L'histoire avait-elle repris son cours ?

Quoi qu'il en soit, on allait pendant plusieurs décennies après 1917 appeler « conflit du siècle » celui qui opposerait l'Union soviétique et le monde capitaliste : or, cet affrontement avait bien un sens.

La chute du régime soviétique en 1991 marquait la « fin de l'histoire », proclamaient les Américains par la voix de Francis Fukuyama, conseiller au département d'État : la démocratie libérale et l'économie de marché avaient vocation à s'installer partout dans le monde. Repris à l'époque par quelques moutons de Panurge de la presse internationale, ce jugement était émis de façon aussi péremptoire qu'une résolution de Staline et du Komintern en 1933 déclarant que le national-socialisme était une anomalie éphémère, alors que le régime soviétique était supposé éternel...

L'histoire enseigne au moins que l'invulnérabilité des régimes de violence n'a pas plus de réalité que l'harmonie éternelle de l'économie

de marché. Et il n'a pas fallu plus de douze ans (1989-2001) pour que les cris de joie à la chute du mur de Berlin soient couverts par les cris de détresse face à l'attaque contre le World Trade Center. Les accompagne cette information que la Chine est devenue la deuxième puissance économique, à trois encablures des États-Unis.

Tout un monde est bel et bien en train de changer. Il hérite de situations et de conflits que cette « fin de l'histoire » n'avait pas résolus. Qu'il s'agisse des conséquences des affrontements en ex-Yougoslavie ou en Asie centrale, du conflit israélo-palestinien, des séquelles du terrorisme irlandais, du ressentiment dans les pays à population musulmane, etc. Ou encore de la renaissance hindouiste dans sa relation conflictuelle avec l'islam, celle des soulèvements de la Corne de l'Afrique ou du Nigeria...

Le socle des Lumières est démantelé – quelle ruse de l'histoire... La civilisation occidentale est en passe de perdre son hégémonie. La mondialisation, qu'elle semblait devoir conduire sans obstacles, voit de grandes ambitions inverser son cours, son sens.

Dès la deuxième moitié du XX^e siècle, c'est Sayyid Qutb, des Frères musulmans, qui assurait : « Voici donc l'Occident, après avoir semé l'injustice, l'asservissement et la tyrannie, qui gigote dans ses contradictions. Il suffit qu'une puissante

main orientale se tend à l'ombre de l'étendard de Dieu et le monde retrouvera paix et calme. » Bientôt, la couverture de l'ouvrage d'Abdessalam Yassine intitulé *Islamiser la modernité* (1998) (et non « moderniser l'islam »...) représentait un gratte-ciel bâti en chiffres numériques avec à son sommet le drapeau de l'islam. On connaît la suite, prélude à un projet de domination du monde. « Le christianisme et l'islam sont les seules religions qui proposent de convertir l'humanité », souligne Michel Onfray dans *Décadence*.

En Chine, c'est à prendre la relève des États-Unis et à retrouver sa place de première puissance mondiale que l'on rêve. En 2010, un ouvrage de Liu Mingfu publié à Pékin, *Le Rêve chinois*, montrait le Capitole se détachant dans un ciel d'apocalypse...

Polarisé sur ce double défi, l'islam radical et la Chine, le monde occidental est resté aveugle à une autre volonté de puissance : celle qui ouvrirait un boulevard à l'imaginaire des Turcs voyant accessible, à la chute de l'Empire soviétique – un « don d'Allah » –, la possibilité de retrouver pied en Asie centrale. Sans parler de l'Inde, de la Corée du Nord... Les ambitions sont nombreuses aujourd'hui à vouloir inverser le cours de la mondialisation, ce sens que l'Occident avait cru pouvoir donner à l'histoire.